

Olivier Flournoy

Entre trois et deux : sublimation ou expérience culturelle

Paru dans la Nouvelle revue de psychanalyse. Numéro 9, 1974.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Entre trois et deux: sublimation ou expérience culturelle. In : *Nouvelle revue de psychanalyse*. N°9, 1974. 73-92.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1974c.pdf

Entre trois et deux : sublimation ou expérience culturelle

Olivier Flournoy

Le thème de ce recueil m'a fait penser à ce qui se dégage de précieux et d'utile au-dehors de l'expérience analytique, tout en provenant du dedans de cette expérience même.

De nos jours, il me semble qu'il est assez largement admis que la visée de la psychanalyse n'est plus centrée sur la résolution des symptômes ni même sur l'accès à la génitalité, compris comme critères d'aboutissement adulte de la maturation psychosexuelle, mais sur la meilleure manière dont chacun s'insérera dans son monde, en dehors ou à la fin de la relation analytique.

Freud avait eu pourtant en vue essentiellement ces résultats-là tout au long de sa carrière, et ce n'est que tardivement que le problème de la sublimation a pris son importance, ceci surtout dans ses derniers travaux.

Quand il parle, par exemple, du déclin du complexe d'Œdipe et de sa destruction, l'issue se dessine dans la structure de la personnalité – telle que la définit la deuxième topique – avec, en prime seulement, pourrait-on dire, la sublimation de reliquats de pulsions pré-génitales par l'intermédiaire de leur déssexualisation vers des activités d'un autre ordre, que ce soit dans le cadre libidinal, vers l'affection ou l'amitié, le sentiment d'appartenance de groupe ou, dans des cadres d'une autre nature, vers les activités culturelles, socio-politiques, scientifiques, artistiques, que sais-je encore.

Or, chez nombre de psychanalystes contemporains, il est manifeste que l'ordre d'idées freudien s'est inversé, que le premier mouvement vise la sublimation et que c'est en prime que l'on peut voir les symptômes, s'évanouir et observer une modification de la vie sexuelle dans le sens d'une maturation, vers ce que comporte l'expression assez peu précise de génitalité.

Ce n'est ni par une sage ignorance ni par une modestie de bon aloi que le psychanalyste, questionné sur les résultats de la cure qui va être entreprise, répond avec prudence et hésitation. C'est plutôt qu'il sait bien que ce qu'il offre ne correspond généralement pas à la demande du patient et risquera de n'être pas compris par ce dernier.

Comment, en effet, parler d'expérience culturelle – pour qui pense comme Winnicott – à un malade qui se plaint de maux de tête ou d'insatisfaction? Comment parler de réalisation des possibilités, pour reprendre l'expression de Lagache, à un homosexuel angoissé, ou encore comment parler sublimation à ceux pour qui seul le symptôme compte? Pourtant il s'agit bien de cela.

Mais la difficulté d'en parler peut aussi trouver son motif dans le manque de familiarité avec les concepts mêmes de sublimation et d'expérience culturelle : aussi voudrais-je apporter une contribution à leur signification psychanalytique en essayant de préciser ce qu'ils ont de semblable.

Mon intention est donc de tenter dans les pages qui suivent de trouver un dénominateur commun aux origines de la sublimation et de l'expérience culturelle, dans la mesure où la première est issue de la résolution du conflit à trois, et dans celle où la seconde est issue des premières relations à deux.

Entre trois et deux, telle est bien mon idée de l'espace d'où peut sourdre, émerger, se dégager, l'expérience culturelle, ou encore mon idée du temps dans lequel la sublimation peut trouver son essor. Il me faut donc essayer de préciser ce qu'est cet entre-deux, et ceci à partir de l'expérience psychanalytique puisque c'est la seule dont je dispose et sur laquelle repose ma réflexion.

* * *

En psychanalyse, l'analyste a affaire essentiellement à un problème d'identité globale et d'identité limitée, qualitative. Globalement, ce que son patient lui demande, c'est d'être, de retrouver son identité de moi-sujet, ou son je. Problème délicat lié à celui des générations qui consiste à remettre les parents à leur place, et qui oscille entre le Charybde de l'aliénation par identification au bon parent et le Scylla de l'aliénation par objectivation du mauvais parent. Qualitativement, ce que son patient lui demande, c'est d'avoir une identité sexuelle limitée, identité sexuelle précisée, donc restreinte par l'exclusion de ce qui caractérise l'autre sexe. Dans la mesure où ces problèmes d'identité ne seront plus lancinants et n'occuperont plus le devant de la scène de façon continue – comme on sait, ils

ne peuvent jamais être résolus de manière radicale –, il y aura des disponibilités pour autre chose, du temps et de l'énergie à canaliser vers les sublimations ou vers l'expérience culturelle.

Quelles sont par rapport à ces demandes les qualités de l'analyste qui va tenter d'y répondre ?

En ce qui concerne la demande d'être et le conflit des générations, l'analyste n'en fait pas partie ; il est hors du problème des générations, il est dehors. A part les rares exceptions qui confirment la règle, l'analyste n'est pas parent de l'analysé ; qu'il soit du même âge, plus âgé ou plus jeune que lui, il reste de toute façon analyste représentant du monde génital des adultes, et tout rapport de filiation entre analyste et analysé est du domaine de l'imaginaire.

En ceci, l'analyse a un aspect déprimant. Échapper à l'identification au bon parent et à l'objectivation du mauvais parent va mener à une nouvelle relation entre analysé et analyste, faite elle aussi d'identification et d'objectivation, relation entre deux adultes génitaux, raisonnables, adaptés, qui parlent au lieu d'agir et, qui plus est, parlent de choses sérieuses. Adieu les rires et les pleurs, les joies et les angoisses, les révélations affolantes et excitantes de la prégénitalité. C'est la dépression de la mort à venir.

À moins que la génitalité soumise à la raison de la procréation ne débouche sur la création d'un enfant salvateur, ce qui permet les retrouvailles avec le monde fou ; mais croire que cela peut se passer dans l'analyse est bien du domaine de l'imaginaire puisque l'analyse exclut tout lien de parenté. A moins encore que la génitalité ne débouche sur autre chose, sur la sublimation, sur l'expérience culturelle.

Comme pour l'enfant, sublimation et expérience culturelle ne peuvent également avoir lieu que hors de la relation analyste-analysé ; l'analyste ne peut qu'en prendre acte sans tenter de les réintégrer dans la relation, ce qui serait une manifestation de sa toute-puissance parentale imaginaire.

En ce qui concerne le problème de l'identité sexuelle limitée, l'analyste est *in*, il est dedans. Contrairement à celui des générations dont il est exclu par la force des choses, ici il a bien un sexe et en principe une identité sexuelle définie et précisée. Qualité négative de l'adulte génital qui marque le manque de, ou la renonciation à, l'autre sexe, l'abandon de l'espoir fou de l'enfant d'être bisexuel pour de vrai comme l'étaient ses parents phalliques et omnipotents.

En ceci l'analyse a un aspect désangoissant :

Du fait que l'analysé a choisi un analyste de sexe masculin ou féminin, même si ce caractère sexuel est mis entre parenthèses lors de la cure, et même si l'analyste se prête au jeu fou de la relation imaginaire mère-enfant à deux qui nie le père absent, l'angoisse inimaginable de la fusion-confusion avec la mère, et celle tout aussi inimaginable de l'anéantissement faute de mère, seront toujours transposées dans la relation analytique au niveau de l'angoisse imaginable et

dont on peut faire quelque chose, de l'angoisse de castration propre au complexe d'Œdipe et aux individus sexués.

Les qualités personnelles de l'analyste qui le limitent à n'être ni père ni mère et à ne posséder que son identité sexuelle restreinte de personne adulte confèrent alors un sens progressif à la cure qui se déroule de la relation omnipotente imaginaire à deux à la relation génitale adulte en passant par la relation conflictuelle à trois du complexe d'Œdipe, dans la mesure où l'analyste est objet d'identification globale, puis limitée à son identité sexuelle, et enfin objet objectivé en tant qu'analyste.

Par contre, sa technique d'analyste, ses interprétations, visent le sens inverse, celui de la régression pour aller dénouer ce qui nuit à la progression.

* * *

J'en reviens maintenant à mon sujet de manière plus spécifique :

Pour essayer de préciser ce qui relie l'espace potentiel, situé entre l'enfant et la mère confondus et l'enfant et la mère côte à côte – problème de la génération – au temps de la destruction du complexe d'Œdipe – problème de la sexualité –, cet espace de jeu débouchant sur l'expérience culturelle, et ce temps de structuration de l'appareil psychique permettant la sublimation, je vais porter mon attention sur la relation analytique tout en la centrant autant que faire se peut sur la situation de l'analyste. L'analyste est d'abord un être humain, une personne; cet homme, ce sujet, fonctionne comme analyste, qualité qu'il a acquise et qui le limite à son rôle professionnel.

À l'instar de la relation analytique qui se passe dans des conditions impliquant la mise entre parenthèses du monde environnant, l'analyste-homme va s'identifier à son rôle d'analyste et mettre sa qualité d'homme entre parenthèses. C'est là l'analyste qui interprète le conflit défensif, reviviscence du complexe d'Œdipe, l'homme entre parenthèses n'étant que le support, l'étai sensible des projections d'une des images parentales. La relation analytique est ainsi triangulaire ou œdipienne.

D'autre part, l'inverse peut se produire et l'analyste-homme peut être un homme qui met sa fonction d'analyste entre parenthèses et qui s'identifie à ses qualités d'homme, ses qualités humaines. C'est là l'analyste qui agit, qui aménage la relation analytique, comme l'aurait fait la mère adéquate de sa relation avec son enfant. La relation analytique est ainsi duelle selon le modèle mère-enfant.

Enfin, le sujet analyste peut également s'identifier à ses qualités d'analyste ainsi qu'à ses qualités d'homme; ayant réuni son intérieur, si je puis dire, il objectivera et mettra entre parenthèses le monde extérieur seulement. Pour faire la synthèse de ses moyens, l'aménagement et l'interprétation, je dirai qu'il agit par interprétation, ou qu'il a comme outil à sa disposition l'acte interprétatif.

La relation analytique est dans ce cas-ci entre deux, entre la relation duelle à l'origine de l'espace potentiel et de l'émergence de l'expérience culturelle, et la relation triangulaire à l'origine du temps du déclin du complexe d'Œdipe et de l'émergence de la sublimation.

Il me faut maintenant étoffer quelque peu ces trois aspects.

Du côté du trois ou du déclin du complexe d'Œdipe.

L'analyste qui a mis l'homme entre parenthèses, l'analyste du complexe d'Œdipe, est un analyste qui a abandonné sa vérité historique, il n'agit plus, en principe, ni au niveau de la toute-puissance propre à la relation imaginaire mère-enfant, ni au niveau du conflit œdipien. Il n'est ni prégénital ni phallique ; c'est un analyste génital, adulte, ayant maîtrisé ses émois, ayant détruit son complexe d'Œdipe. Il s'est identifié à la raison et interprète avec intelligence. Ou du moins est-ce là l'asymptote ou la caricature de l'analyste idéal qui aurait vraiment détruit son complexe d'Œdipe, c'est-à-dire qui aurait non pas mis l'homme entre parenthèses mais détruit cet homme en détruisant ses origines, sa vérité historique.

L'analyste du complexe d'Œdipe fait des interprétations – c'est son outil – fondées sur le transfert ou sur l'objectivation de sa qualité d'homme mis entre parenthèses par le transfert d'une imago parentale. Le baromètre de ses interprétations réside dans l'observation de ce que l'on croit lui faire mais qu'on ne lui fait pas. L'interprétation a de ce fait un caractère fondamentalement défensif du type « vous croyez que c'est de moi qu'il s'agit, détrompez-vous, c'est de votre père, ou de votre mère, etc., et en fin de compte c'est de vous-même qu'il s'agit ».

Cet aspect défensif souligne toutefois que, pour pouvoir faire l'interprétation, l'analyste doit être atteint, on pourrait dire touché, dans son côté d'homme sensible ; son complexe d'Œdipe – sa vérité historique, comme dit Freud – ne peut alors dans ces conditions qu'être toujours vivant mais effectivement et seulement mis entre parenthèses. L'aspect défensif est un aspect interne, le déclencheur fondamental de l'interprétation, mais il est lui-même dans la mesure du possible mis entre parenthèses aussi, et l'interprétation dite par l'analyste n'en porte en principe pas la marque, elle est censée être constructive et non pas défensive.

Cet analyste-là, c'est l'analyste des névrosés, c'est l'analyste qui possède du fait de sa génitalité d'adulte un sexe bien défini dont l'usage est bien canalisé, bien limité. Sa libido, avec l'ambiguïté de l'amour sexuel ou non sexuel – tout au moins selon la langue française – et ses sentiments s'adressent à l'objet de son choix génital et qui n'est ni lui-même ni l'analysé. L'analysé peut alors s'y référer comme à un modèle d'identification qui lui permettra de résoudre hors de sa relation avec l'analyste son conflit œdipien, et les difficultés inhérentes à sa bisexualité.

Cet analyste interprète au niveau du langage ; il cherche à atteindre l'analysé par l'intermédiaire de son discours et de ses déformations, lesquelles se manifestent par le transfert. Et ce qu'il vise, c'est la destruction du complexe d'Œdipe que l'analysé est en train de jouer à nouveau avec lui. En ceci, on peut dire qu'il lui impose sa loi d'analyste, celle de la vanité de la résurgence de ce complexe, même s'il est tour à tour pendant les aléas de la cure « comme s'il était » le parent qui interdit l'inceste et « comme s'il était » le parent qui incite à l'inceste.

La « loi du père », pour employer une expression lacanienne, n'implique alors pas la seule mise à l'ordre des désordres de l'enfant. Elle est le témoignage de la méfiance et du conflit des parents, au travers de l'aspect défensif de l'interprétation. Si le père l'impose, c'est qu'il n'a pas confiance en la mère, et réciproquement.

À quoi bon, en effet, châtrer un enfant de trois ans dont le père n'a rien à craindre ?

C'est bien pour cela qu'il ne le châtre que symboliquement et pas dans sa matérialité corporelle. En le châtrant ainsi, c'est la mère, l'épouse, qu'il atteint. Il supprime à sa femme la possibilité de satisfaire ses fantasmes avec son enfant, il la prive d'un phallus imaginaire pour qu'elle revienne alors à son pénis à lui. Quant à l'analyste, en imposant sa loi interprétative, il montre la confusion entre lui ou son conjoint et les parents de l'analysé, pour aboutir à dire à ce dernier qu'il n'aura ni les uns ni les autres.

* * *

Un homme qui souffre d'une grande timidité vis-à-vis des femmes et d'une tendance à la fascination compulsive pour le sexe fort raconte le rêve suivant : il est dans un vallon aride et caillouteux qui s'élève jusqu'à des sommets montagneux ; de l'autre côté se trouve une plaine fertile et verdoyante où paissent des animaux, paysage féérique et paisible. Péniblement, il se traîne vers les crêtes pour y aller. Alors qu'il approche enfin du sommet, il voit soudain se détacher sur l'horizon des cimes une série de cornes. Devant ce spectacle affligeant, il se résigne et renonce à avancer davantage.

Comme ce rêve n'éveille aucune association particulière, l'analyste peut l'interpréter à la manière œdipienne qui signifie que le patient aura des cornes, et rien d'autre, s'il persiste à désirer sa mère et à être attiré par sa séduction.

* * *

L'analyste impose sa loi qui est celle du père qui veut garder son paradis pour lui, qui veut le récupérer. Mais est-il récupérable, ce paradis ? Psychanalytiquement parlant, il semble bien que non. La génitalité implique bien cette notion de

chasse gardée mais sous l'empire de la raison, en l'occurrence raison de procréation, et les fruits défendus, les paradis et les enfers de l'enfance, toutes ces folles raisons de vivre sont internalisées et se muent en un sinistre et inhumain conflit d'instances au niveau d'un appareil psychique enfermé dans une boîte crânienne.

Heureusement, il y a la sublimation. Sublimation qui fait oublier l'aspect de résignation lié à la génitalité. Qu'en est-il de la sublimation chez Freud le psychanalyste ? La placer délibérément dans ce contexte post-œdipien nécessite quelques citations :

Avenir d'une illusion : « L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans l'univers hostile. On peut appeler cela "l'éducation en vue de la réalité"; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ? »

Ce progrès nécessite rien de moins que la destruction du complexe d'Œdipe.

Déclin du complexe d'Œdipe : « Les investissements d'objets sont abandonnés et remplacés par des identifications... » « Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie déssexualisées et sublimées [...] et en partie inhibées quant à leur but et changées en poussées de tendresse. »

Puis Freud place sans équivoque l'activité scientifique au niveau de ce qu'il appelle la vérité matérielle, par opposition à la vérité historique, termes qu'on peut comprendre aussi sous l'expression de réalité externe opposée à réalité psychique. Sans nul doute, son activité de savant et d'analyste, sa sublimation, doivent-elles entrer dans ce cadre de vérité matérielle, car la vérité historique mène à l'illusion.

Avenir d'une illusion : A propos de la renonciation aux doctrines religieuses, Freud écrit : « L'heure a sonné de remplacer les conséquences du refoulement par les résultats du travail mental rationnel. » Et : « Quant au fait que nous renonçons, en acceptant la motivation rationnelle des prescriptions culturelles, à la vérité historique, il ne faut pas le regretter ».

En effet, cette vérité historique – ce conflit œdipien de l'enfance – a été si bien déformée, refoulée, condensée, déplacée, etc., qu'il peut n'en sortir que de l'illusion, illusion faite de cette vérité méconnaissable et de son élaboration symbolique qui peut être assimilée à du délire. D'où la vérité matérielle ne peut être accessible que si le complexe d'Œdipe – la vérité historique – a subi sa destruction. Ainsi Freud, sous l'angle de sa sublimation, apparaît-il comme le savant, l'analyste-analyste, ayant détruit son côté homme.

Exagération sans doute. Son côté homme, comme sa vérité historique, comme l'enfant en lui, n'ont été vraisemblablement que mis entre parenthèses et non détruits.

De trois à deux ou du complexe d'Œdipe à la relation mère-enfant.

Une femme qui, le moins qu'on puisse dire, se situe en deçà de la névrose raconte le rêve suivant : un iceberg brillant de blancheur est devant elle, occupant tout l'espace. Dans une anfractuosité se trouve installé sur une chaise un vieil homme fort avenant qui est en train de jouer du violoncelle. La musique est belle. La rêveuse décide donc de s'en approcher. C'est alors que soudain elle se réveille brusquement en état d'excitation. Il lui faut quelques instants pour retrouver son calme ou se retrouver elle-même, et sortir de ce mélange confus d'angoisse excitante.

L'analyste va-t-il s'intéresser au conflit et l'interpréter ? Il s'agit bien de la situation triangulaire ; la rêveuse, l'homme, l'environnement maternel glacé devant leurs éventuels ébats. Ou va-t-il comme être humain ressentir l'angoisse indicible de cette femme ?

Du fait des associations de la patiente qui compare son excitation à celle d'un animal en chaleur et du fait de l'angoisse dépersonnalisante dont témoigne le réveil, il peut fort bien imaginer la catastrophe à deux : la mère, l'écran blanc du sein dont parle Lewin, la mère va fondre sous l'effet de la chaleur, dégagée par l'excitation, elle s'écoulera emportant tout sur son passage, et la rêveuse restera seule au-delà de toute solitude ; c'est le bébé omnipotent qui remplit l'espace et occupe tout. Ou la mère s'écoulera et emportera la rêveuse dans ses flots, et c'est la mère omnipotente qui remplit l'espace et occupe tout. Le résultat quel qu'il soit est affreux.

Mais, pis encore, on peut imaginer l'inimaginable – je me réfère ici à une étude de Roth et Blatt consacrée aux phénomènes de transparence et aux potentialités suicidaires¹ –, on peut imaginer l'iceberg emplissant l'espace du rêve maintenir cet espace ouvert grâce à sa rigidité, et voir cet espace se rétrécir au fur et à mesure que l'iceberg fond, jusqu'à s'évanouir dans le noir de la nuit des temps.

Si ces angoisses-là se reproduisent en analyse, il est certain qu'elles incitent l'analyste à agir en tant que mère substitutive, fût-ce au niveau de la parole.

Du côté du deux ou de la relation mère-enfant.

L'analyste-homme qui mettra son côté analyste entre parenthèses agira avant tout selon son contre-transfert. Son action est fondée sur celle de l'homme aliéné par les projections transférentielles de son patient, partant, de l'homme qui va s'identifier aux personnes les plus aptes à répondre adéquatement aux besoins aliénants du patient. Son baromètre est le sentiment de ce qu'on lui fait subir,

¹ David Roth, M. D. Sidney, J. Blatt, Ph. D., « Spatial representations of transparency and the suicide potential », communication au Congrès international de Psychanalyse, Paris, 1973.

sentiment qui lui sert à ajuster sa façon d'être. C'est ce que les analystes nomment généralement l'aménagement de la situation ou du champ analytique. Aménagement qui fait donc appel à son côté humain, non interprétatif, et qui est aussi généralement attribué à ses qualités maternelles. Son intuition, son empathie, seraient à l'égal de celles de la mère lorsque son enfant, avant même l'usage de la parole, lui transmettait besoins et désirs.

Cet aspect de la relation analytique est jugé nécessaire au traitement des psychotiques ou des personnalités schizoïdes, et pose le problème de base que j'ai mentionné au début : l'analyste n'étant pas parent, le schizoïde ne peut pas s'y référer sur le même mode que le névrosé le peut à l'analyste sexué.

C'est-à-dire que du côté des névroses, ou du côté de la relation triangulaire, l'analyste peut interpréter comme s'il était pour le patient le père ou la mère de sexe déterminé, tout en gardant comme référence son propre sexe ou sa propre identité sexuelle de fait. Il prétend donc qu'il est de tel ou tel sexe, il fait comme si, alors qu'il est de celui qu'il est.

En revanche, du côté des psychoses, ou de la relation à deux, l'analyste s'efforce d'être comme la mère du patient (et non pas d'être comme s'il était) ; ce qui signifie qu'il a à nier son incomplétude sexuelle et à affirmer son appartenance à la génération. C'est pure imagination. Et, de plus, il veut être une mère en occultant le rôle ou même l'existence du père, ce qui n'est fondé sur rien, c'est pure imagination en négatif.

Ainsi, l'analyste n'impose-t-il pas sa loi interprétative qui lui est familière du fait qu'il est d'un sexe et pas de l'autre ; mais il impose sa toute-puissance parentale, niant ce qu'il est et affirmant ce qu'il n'est pas. Ceci ne peut lui être familier qu'en négatif, c'est-à-dire que par l'intermédiaire de son enfance passée, enfance pendant laquelle il a cru à une relation à deux avec une mère phallique omnipotente, ou, formulé de manière moins délimitée, avec un parent idéal.

Incidemment, c'est cette référence à une enfance universelle historique et mythique qui explique vraisemblablement pourquoi un analyste masculin peut aussi bien être comme une mère pour son patient qu'un analyste-femme ayant connu ou ayant eu les possibilités de connaître une vie de mère. Chaque analyste, pour peu qu'il n'ait pas détruit l'apport de ses sources enfantines, peut dès lors, en principe, comprendre les besoins maternels de ses patients et y répondre selon la mère qu'il aura imaginé répondant de manière adéquate à sa propre demande. Ou encore, chaque analyste ayant la même bouche et le même anus que ceux de son analysé, de quelque sexe qu'il soit, a vécu les mêmes stades oraux et anaux de la prime enfance compris dans le cadre de sa relation à sa mère, et est à même de les comprendre s'il n'en a pas détruit l'histoire.

* * *

Qu'en est-il de cet analyste-mère de la relation à deux ?

Pour Melanie Klein, l'analyste-mère ne peut être reconnu que comme mauvaise mère par l'analysé. Le moi du patient placé sous l'emprise de l'instinct de vie happe à l'intérieur ce qui peut être bon à l'extérieur et, sous celle de l'instinct de mort, projette au-dehors ce qui est mauvais à l'intérieur. L'objet extérieur est mauvais. On se trouve dans une impasse, et la seule solution réside dans la renonciation à la mère. Cette renonciation est placée sous le signe de la position dépressive qui implique l'intégration du moi par destruction de la bonne mère intériorisée et, du même coup, de la mauvaise. Ce qui implique également la fin de l'analyse puisque l'analyste cesse son rôle de représentant, sa raison d'être analytique.

Présenté de telle manière, le système kleinien – on retrouve au travers du système l'analyste-analyste et non pas l'homme-analyste – débouche sur le même paradoxe que celui de Freud et de la vérité historique. Pour ne pas être la bonne mère détruite par l'identification introjective de l'analysé, ni la mauvaise mère construite par l'identification projective de l'analysé, l'analyste doit appartenir au monde génital adulte qui fait comme si, par artifice technique. L'analyste kleinien se retrouve de ce fait analyste, avec son côté humain détruit. Il ne peut être qu'un technicien génital de l'interprétation puisque son côté humain est condamné à être mauvais par son analysé.

Si, pour échapper à cet aspect mauvais, cet analyste a dû détruire les sources de son vécu liées à la bonne et à la mauvaise mère, comment peut-il être comme une mère, et ne va-t-il pas seulement interpréter, au nom de la loi, tout en faisant comme s'il était une mère ? Ou si cet analyste a détruit ses sources, comment peut-il sentir les besoins en mère de son patient, pour y adapter sa réponse sur le plan de l'aménagement ? Chose curieuse, alors que la cure débouche sur la destruction de la mère – donc finalement sur la destruction du complexe d'Œdipe comme chez Freud –, on dit qu'elle débouche aussi de manière qui serait statistiquement démontrable sur le fait que l'analysé kleinien devient analyste lui-même. Comme si l'identification à la mère subsistait en dépit de sa destruction, et se métamorphosait en identification à l'analyste. L'espoir théorique voudrait que le sujet se désaliène de sa mère, l'expérience montre que c'est là un vain espoir et que l'identification à l'analyste redouble ; ce qu'il reste à souhaiter, c'est qu'elle le soit à un analyste chez qui l'instinct de vie prévaut sur l'instinct de mort.

Fairbairn évite cette impasse avec sa conception de pulsion chercheuse d'objet, ou visant l'objet et non pas la satisfaction, ainsi qu'avec l'idée que c'est le mauvais qui est intériorisé. L'objet extérieur peut être bon. De ce fait, l'analyste qui cherche à être comme une bonne mère devrait pouvoir s'identifier avant tout à son moi central à la recherche d'une bonne relation avec l'analysé, et mettre entre parenthèses ses mois auxiliaires, le moi libidinal et le moi anti-libidinal.

Il semble qu'il puisse ainsi être un modèle d'identification acceptable pour son patient, un modèle authentique ou non conflictuel. En outre, chacun peut jouir d'un sentiment existentiel de continuité plus fondamental que les conflits plus ou moins destructeurs, plus ou moins constructifs, qui s'y sont surajoutés, grâce au fait que ce moi central se doit de précéder l'assaut des pulsions sexuelles et des réactions agressives aux frustrations.

Le problème de l'analyste-être humain ou mère se déplace du biologique, de l'instinctuel, au psychologique, à la valeur morale. Mais, comment apprécier et connaître les qualités de la bonne mère dont le moi central fait foi, puisque le bon est séparé et antérieur au libidinal et à l'anti-libidinal? Et d'où vient sa capacité de distinguer entre les vraies valeurs propres à ce moi central, les valeurs satisfaisantes liées au moi libidinal et les fausses valeurs, la fausse morale propre au moi anti-libidinal moralisant?

Voilà qu'il nous faut de nouveau imaginer qu'ici aussi l'analyste doit détruire son complexe d'Œdipe, mais cette fois-ci pour se retrouver à une phase antérieure correspondant à celle d'un parent idéal identifié à ce moi central précédant la sexualité et les frustrations.

Guntrip, poursuivant l'œuvre de Fairbairn, y donne une nouvelle cohérence lorsqu'il affirme une attitude quelque peu rousseauiste en déplaçant tous les maux de l'enfant sur l'environnement. L'enfant ne demande qu'à pouvoir faire croître sa personne, son moi central sain et vigoureux, et ceci grâce à un environnement favorable.

Cette prise de position permet ainsi de délimiter le champ psychanalytique. C'est le problème psychologique, le problème relationnel, qui est celui de la psychanalyse, laquelle n'est pas concernée directement par des problèmes biologiques ayant affaire à la survie et qui incluent la sexualité. On peut en un sens partager cette idée en admettant que, si un traitement psychanalytique peut être entrepris, cela signifie qu'on est *ipso facto* en dehors des problèmes de survie, et plongé dans les problèmes relationnels. Pour Guntrip, le problème de la relation analytique, c'est celui du cœur du self personnel – le vrai self – qui s'est perdu au fond de la personne, qui est exclu des relations et qu'il s'agit de retrouver.

Une difficulté est de savoir pourquoi ce vrai self s'est retiré, caché, évanoui. Ce sont la réaction agressive à la frustration venue du dehors puis la sexualité qui en sont responsables, car un vrai self sain est capable d'intégrer pour le mieux sa propre sexualité ainsi que, semble-t-il, les frustrations inhérentes au fait d'exister.

La mère fait-elle problème parce qu'elle est sexuelle, excitante, et frustrante à la fois? Il semble bien que oui mais que le problème soit pourtant déjà antérieur. La mère est frustrante, ou peut l'être, avant même l'avènement de la sexualité excitante. Et, déplacé dans cette direction, le problème redevient insoluble, lié à l'existence même, au défaut fondamental. Pourtant, Guntrip aimerait échapper à ce défaut fondamental, à ce manque existentiel, à cette blessure narcissique.

Si l'agression résultant de la frustration peut précéder l'avènement de la sexualité, Guntrip a l'air de penser que cette agression elle-même devrait pouvoir être évitée et qu'elle n'est que réactionnelle à l'environnement inadéquat. Citant Storr qui distingue, comme bien d'autres, agressivité et hostilité et qui pense que ce sont les injustices vécues ou imaginées qui muent l'agression en hostilité, Guntrip s'efforce de nier jusqu'à cette idée pour rejeter entièrement l'agression du côté de la frustration environnementale. Il donne même en exemple un match international de tennis dans lequel le vainqueur peut battre son adversaire sans la moindre agression, loyalement et sportivement. Je ne peux qu'imaginer, pour ma part, dans le smash de la victoire, un « je t'aurai » qui lui donne sa force, « je t'aurai » qui, même s'il est « good sport », signe ses origines sexuelles et agressives – donc sadiques –, l'agressivité pouvant toutefois être un moyen dépourvu d'hostilité d'arriver à ses fins. Ce qui ne fait que déplacer la question, puisque cette agressivité se muerait en un sadisme non hostile, avec ce qu'une pareille expression peut signifier de complexité.

Il me faut ajouter que si Guntrip met dans la relation à l'environnement tout le drame à résoudre par la psychanalyse, il conçoit la relation duelle comme celle de l'enfant à l'environnement et admet, de ce fait, que père et mère peuvent être l'un et l'autre ou l'un ou l'autre responsables de l'environnement inadéquat. Le psychanalyste ayant mis entre parenthèses son côté analyste au profit de son côté humain représente alors le pôle parental de la relation duelle, et non le pôle maternel, mais pôle parental identifié à ce moi central non libidinal ni anti-libidinal. On retrouve là l'idée du parent idéal.

Ce moi central de Fairbairn, ce moi caché de Guntrip, qui doivent être là pour que la sexualité prenne un sens après coup, font penser à la sexualité comme corps étranger interne dont parle Laplanche ; à cette sexualité qui vient du dehors, qui est apportée par la mère et qui par un double mouvement est prise, happée par l'enfant, et dont les effets sont retournés sur soi pour aboutir au masochisme premier, avènement de l'ordre humain impliquant la mère fantasmatique. Ordre humain qui sans doute est la condition pour Laplanche pour que la relation psychanalytique puisse être instaurée. Relation psychanalytique qui de ce fait placera le psychanalyste, s'il n'y prend garde, dans le rôle du sadique complémentaire ; le psychanalyste doit donc avoir les capacités de ne pas l'être, de ne pas imposer sa loi sadique. Mais la relation duelle qui correspond à celle où le psychanalyste mettrait son rôle de psychanalyste entre parenthèses pour agir en tant qu'être humain, comporte aussi ce même écueil : l'aménagement risque de correspondre à celui d'une mère sadique, si l'analyste croit vraiment à cette relation duelle et s'il occulte sadiquement le rôle du père, ou s'il oublie son côté analyste mis entre parenthèses ou, autrement dit, s'il se prend pour la mère au sérieux, et s'il oublie qu'il joue à se prendre pour la mère, jeu sérieux s'il en est cependant.

Ceci me conduit à penser que, lié à l'expérience psychanalytique duelle – celle de la relation imaginaire mère-enfant où l'analyste-mère aménage plus qu'il n'interprète –, le stade du miroir, décrit il y a longtemps déjà par Lacan, ne peut pas être conçu hors d'un contexte relationnel, à moins que – ce qui n'est guère pensable – l'analyste ne se prenne pour l'analysé dans un mouvement d'identification aliénante totale. Lacan, du reste, n'a pas omis dans son texte le soutien du bébé, mère ou trotte-bébé, mais l'expérience est plutôt décrite comme essentiellement narcissique et fermée sur soi, même si elle ouvre à soi.

Pour la mieux comprendre, j'aurais tendance à voir, au lieu du miroir renvoyant l'image spéculaire déformée, l'œil, la pupille de la mère qui renvoie à l'enfant son image déformée par l'amour, la sexualité de la mère, et par le fait que cet amour est insaisissable. D'où la jubilation de l'enfant devant ce corps étranger qu'il internalise, sa jubilation amoureuse érotique et fusionnelle avec l'objet; d'où aussi son clivage, son aliénation fondamentale, qui lui sont imposés par cette supercherie existentielle; ce que l'enfant n'a découvert en se découvrant lui-même n'est que son moi identifié au moi libidinal défendu de la mère.

Cette appréhension évanescence pourrait être à l'origine de la conscience dégagée de la fascination du moi selon la formulation de Lagache, comme elle serait à l'origine de ce moi central de Fairbairn ou de ce vrai moi de Winnicott et de Guntrip, qui échappent toujours en se cachant au tréfonds de la personne.

* * *

Vue du côté de la relation imaginaire à deux, la mère offre son amour mais à distance frustrante, distance propre à l'ordre vital, même si elle écrase son enfant dans ses bras. Par contre, vue du côté de la relation à trois, la mère offrirait à la fois son regard amoureux et son regard refusant selon la loi du père, instituant le conflit propre à l'ordre humain. L'analyste qui voudrait simplement aménager la relation réelle en fonction de ce que la mère n'aurait pas fait est un analyste de la relation duelle imaginaire, il est en pleine folie restauratrice d'un défaut irréparable. S'il veut le faire, il ne le peut qu'en ayant mis la loi analytique momentanément entre parenthèses, jouant à l'ordre vital tout en restant là où il ne peut qu'être, dans l'ordre humain.

Cette folie inhérente à la relation duelle m'amène à Winnicott et à ses descriptions de la mère, normalement dévouée à son enfant, de la mère qui fait de son mieux. Ce que je voudrais souligner ici, c'est l'aspect de cette mère folle, comme psychotique, cette mère occupée par la préoccupation maternelle primaire, que Winnicott décrit comme mère initiale qui permet, par sa réponse totale à la demande de l'enfant, la formation du vrai self de l'enfant; self de base qui doit être là pour s'enrichir par la suite des apports de la sexualité. Cette mère-là qui répond à tout n'est pas folle, à mon avis, de croire qu'elle peut donner

à l'enfant ce qu'il lui faut, alors que c'est inconcevable du point de vue de l'ordre humain autant que de l'ordre vital; sa folie réside dans sa coupure du monde environnant, donc dans son ignorance du père. Et c'est d'autant plus aberrant que cette folie ne peut avoir lieu que si le père la rend possible, en perdant sa qualité de représentant de la loi du père. En effet, il est réduit à se cantonner aux tâches accessoires les plus terre à terre indispensables à la tenue du foyer familial, tâches totalement délaissées par la mère. Ce n'est pas sa loi, ni même sa participation à la création de l'enfant qui sont mises entre parenthèses, elles sont plutôt momentanément ignorées et déniées; c'est son être même qui est réduit à celui d'un accessoire matériel et d'un être humain limité à la dispensation unilatérale de son amour pour cette femme sur des objets étrangers assurant sa survie, et sans contrepartie possible.

On trouve au travers de ma façon de présenter les choses la possibilité de comprendre ce qu'est une relation duelle dans laquelle l'analyste aménage la situation; c'est une relation folle et toute-puissante dans laquelle l'analyste s'identifie à son idée de cette mère totalement à disposition de son enfant. Il faut la générosité d'un Winnicott pour pouvoir s'y adonner et la générosité tout aussi grande de sa famille pour le laisser s'y adonner... Et ce n'est probablement concevable que si, grâce à la souplesse de la mise entre parenthèses du monde environnant, et non à son déni, cette néo-relation mère-enfant reste du domaine du jeu, même si c'est un jeu astreignant et épuisant.

Sans le secours du jeu, la relation duelle imaginaire mère-enfant, que l'analyste reproduirait en étant la bonne mère, et en supprimant son rôle d'analyste qui interprète et fait la loi, cette relation est destinée à tourner à vide, l'analyste et l'analysé étant alternativement omnipotents ou impuissants et frisant sans cesse l'inimaginable angoisse de dissolution de l'un dans l'autre, synonyme d'anéantissement réciproque.

* * *

Un homme vient un jour à sa séance manifestement inquiet. Cette inquiétude date d'un rêve de la nuit précédente. Il le raconte : il se trouve devant une petite girafe; à sa vue, il est pris d'un sentiment de bonheur comme il n'en a jamais connu; il s'approche, il la prend dans ses bras, fondant d'amour. Elle tourne son cou autour du sien, dépose sa tête sur son épaule et se met à le serrer, le serrer, le serrer si fort qu'il étouffe et se réveille fou de terreur. A ce moment-là, le patient se lève et me dévisage, je dirai, selon mon contre-transfert, fou de terreur. Peu à peu il se calme et va finir la séance assis dans un fauteuil en face de moi.

Je pense que ma réponse a été, à ma façon, celle d'une mère inefficace. Mon côté analyste, interprétatif, s'est évanoui au profit de mon côté homme et je n'ai rien trouvé d'autre que de laisser le patient aménager la situation lui-même.

C'est son omnipotence qui l'a emporté et l'événement n'a probablement pas été utilisé de manière efficiente, si ce n'est après coup du côté de l'analyste – lequel peut y réfléchir et s'y apprivoiser pour éviter d'être surpris une prochaine fois.

Une femme présente un jour le même problème. Alors qu'elle parle de choses et d'autres, elle pense soudain à un tableau de Pollock qui lui a beaucoup plu. Dans un élan d'enthousiasme, elle me le décrit et me demande si je le connais ; je lui réponds que non. Elle veut reprendre sa description, s'interrompt, je sens que le vent a tourné, et elle s'écrie : « C'est horrible, je deviens transparente. » Je dis : « Vous êtes le tableau. » Tout s'apaise puis elle me dit merci.

Dans ce cas-ci, je pense avoir agi comme une mère devant son enfant dans un moment d'angoisse. Je n'ai pas interprété, j'ai agi, je lui ai chanté une chanson – la chanson du tableau – dictée par mon contre-transfert angoissé. Ou, pour reprendre des termes de Green à propos de la psychose blanche, la patiente, devant un trop-plein d'émotion, a inversé la situation – peut-être du fait de mon non – et s'est totalement vidée. L'horreur du vide m'y a fait mettre de façon omnipotente le tableau. Échange fou mais efficace puisque on s'en est bien sorti. Mais efficace vraiment ? J'ai osé l'espérer jusqu'au jour où j'ai compris que tout était à refaire, et différemment, lorsque cette patiente m'a dit : « Vous croyez que c'est drôle, vous, d'être un tableau ? » Son choix avait donc été celui de l'anéantissement ou celui de la néo-réalité ; c'est cette dernière que, comme mère, j'avais préférée et lui avais imposée. L'échange psychanalytique au niveau de l'aménagement de la relation imaginaire mère-enfant est aussi insoluble que le problème de l'œuf et de la poule. Tant qu'on refuse de prendre en considération le rôle du coq, c'est sans issue, ça n'a pas de sens.

À propos de l'horreur d'anéantissement ou du vide, corrélative de la fusion, conséquences extrêmes de la relation duelle omnipotente concevable seulement par élimination radicale du père absent, je voudrais citer encore cet exemple de défense : un homme se souvient bien de ses angoisses paniques d'être emporté par le vent lorsqu'il était enfant. Il avalait alors tout ce qui lui tombait sous la main pour faire le poids. Entre autres symptômes, cette personne présentait d'importants changements de poids en quelques jours selon ses humeurs.

* * *

Winnicott est sans doute l'un des psychanalystes qui m'a le mieux parlé – au travers de ses écrits, je ne l'ai pas connu – de la mère, de ses aspects multiples, et de la relation analytique à deux dont l'outil principal est l'aménagement, et dont l'indicateur, le programmateur, est le contre-transfert. Je ne puis toutefois m'empêcher de regretter l'absence du père. Non pas que le père soit nié. Winnicott dit expressément que l'aspect névrotique ou triangulaire de la psychanalyse est acquis et connu. Il dit aussi que le père peut être substitué de la mère. Il dit

enfin que le père est indispensable, comme je l'ai rappelé ci-dessus, au soutien de la mère qui, dans un état semblable au clivage schizoïde, permet la création avec l'enfant du vrai self de ce dernier. Ce que je regretterais plutôt, c'est que l'aspect fou de la relation mère-enfant ne soit pas plus lié à cette négation, cette forclusion, cet oubli du rôle fondamental du père. Comme l'aspect fou de l'analyste qui devient une mère aménageant la situation réside dans le fait qu'il oublie qu'il a mis son côté analyste entre parenthèses, et qu'il devient mère omnipotente au lieu de se souvenir qu'il y joue.

Ceci dit, c'est aussi Winnicott qui a repris le problème de l'issue de la sublimation de manière originale et convaincante en parlant de l'expérience culturelle. Mais à partir de la mère.

L'espace potentiel pour l'expérience culturelle, cet espace se situe à l'endroit de conjonction et de disjonction du sein. De manière moins anatomique, moins crue et plus humaine, cet espace se situe entre la continuité narcissique du couple mère-enfant, ou mère subjective, et la contiguïté, mère objectivée. C'est dans cet espace potentiel que l'objet transitionnel ou le phénomène transitionnel peuvent prendre corps, ces premières possessions « non-moi » et qui ne sont pas la mère. Et c'est à ce niveau-là que me paraît résider l'origine du problème que me pose l'expérience culturelle. On imaginera en effet que l'objet transitionnel est symbolique de la mère absente et, de fil en aiguille, l'expérience culturelle trouvera ses fondements dans le moule de la mère absente au plus grand détriment du père qui, lui, est plus qu'absent. C'est comme si la mère était absente symboliquement alors que le père serait réellement absent, ce qui est imaginaire.

Du reste, la suite des descriptions de Winnicott semble le confirmer. Le jeu, activité si fondamentale de l'enfant à mi-distance entre l'objet transitionnel et l'expérience culturelle, pour qu'il ne soit pas jeu excitant menant à l'orgasme sexuel, est un jeu calme, mais non dépourvu de créativité et d'efficacité, et qui se passe idéalement en présence de la mère, mais sans sa participation. En ceci, l'enfant peut à la fois dépendre d'elle, tout en se créant son autonomie, comme ces objets qui sont créés par l'enfant quoique trouvés et témoignant par là du rôle maternel.

La communication, et surtout la non-communication prennent aussi leur sens personnel en fonction de la mère, signifiant que pour avoir quelque chose à dire et pour pouvoir ne pas le dire, il faut, en plus de l'avoir trouvé, qu'on l'ait reçu de quelque part, ou de quelqu'un, de sa mère, et qu'on ne soit pas contraint de le lui rendre, c'est-à-dire de risquer de le perdre. Il faut qu'on soit libre de le conserver pour soi en présence de sa mère pour pouvoir en faire usage ailleurs, dans le cadre de ce que Winnicott appellera l'expérience culturelle.

Aussi, la difficulté avec ce concept, que je comprends comme l'équivalent de la sublimation, est-elle que cette expérience ne peut pas trouver, ni retrouver, ses sources vives dans la relation analytique, car cette relation n'équivaut jamais à la relation duelle mère-enfant. L'expérience culturelle en effet, a son origine à

l'époque mythique de la formation du vrai self, avant que les pulsions sexuelles et les phénomènes agressifs pulsionnels ou réactionnels aient pu être intégrés par ce self, avec ce que l'on sait de transformations ou de remplacement du vrai self par le faux self, faux self omniprésent qui témoigne de l'inaccessibilité du vrai self au même titre que le moi-objet témoigne de l'inaccessibilité du moi-sujet.

On pourrait dire que ce vrai self et ce lieu d'origine de l'expérience culturelle sont imaginaires dans la cure du fait que le langage et la sexualité témoignent sans appel du rôle du père, et du fait que l'analyste ne peut pas être la mère, mais seulement jouer à la mère qui a mis le père entre parenthèses.

* * *

Si l'expérience culturelle de Winnicott naît de la relation mère-enfant avant l'avènement de la sexualité, elle nie la vérité historique œdipienne.

Si la sublimation de Freud naît de la destruction du complexe d'Œdipe, elle abandonne la vérité historique œdipienne.

Si Freud et Winnicott tournent le dos à la vérité historique, le premier pour rejoindre l'imaginaire de la réalité adulte, le second pour rejoindre l'imaginaire de la relation mère-enfant, ne peut-on pas penser que le point commun de la sublimation et de l'expérience culturelle, leur fondement commun, résiderait précisément au niveau de cette vérité historique ?

Entre trois et deux.

Entre l'analyste qui met ses qualités d'homme entre parenthèses pour pouvoir interpréter, et l'homme qui met ses qualités d'analyste entre parenthèses pour pouvoir aménager, se situe l'analyste-homme qui met le monde extérieur entre parenthèses pour pouvoir user de l'acte interprétatif. Il n'est ni celui qui renonce à la vérité historique et impose sa loi scientifique de l'interprétation de transfert comme le père qui impose la loi de l'ordre, ni celui qui ignore la vérité historique et impose son aménagement réparateur, comme la mère qui impose ses exigences omnipotentes bonnes pour l'enfant, mais hors la loi. A quel niveau se situe-t-il ?

* * *

La personne à qui était arrivée la désagréable expérience de devenir un tableau et à laquelle je m'étais accoutumé, ou plutôt apprivoisé avec le temps, a reproduit un jour le même état d'angoisse désintégrant. Atmosphère opaque, cotonneuse, obscure et gluante, mi-hostile, mi-absente. Elle dit : « Il n'y a rien, c'est horrible, je marche dans le vide. » Puis « boulangerie. » Je me souviens alors d'un rêve peu clair où elle voulait acheter du pain sans qu'on ait bien compris si elle y était

arrivée. Je m'étais aussi familiarisé avec l'expérience de l'angoisse de cette autre personne qui avait peur d'être emportée dans le vide. Je dis alors : « Vous aimeriez bien que je vous donne ce pain pour qu'ayant quelque chose de bon dans le ventre vous cessiez de flotter dans le vide. » Pendant la fin de la séance, elle émerge de ce cauchemar et retrouve une certaine confiance en elle et en nous. Est-ce que l'événement a servi à quelque chose ? Cette fois-ci, il semble bien que oui. Quelque temps plus tard cette personne me dit, à la suite des mêmes difficultés confuses mais dont elle a réussi à sortir sans mon intervention, « je cherche toujours mon pain, il faut croire que je ne l'ai pas encore acheté pour de bon ». Autrement dit, elle a pris sur elle de se le procurer ; et cela cadre bien avec le sens de son évolution.

Ai-je imposé la loi du père avec une interprétation de transfert ? Même si les éléments œdipiens ne manquent pas, je ne le pense pas, ou alors mon interprétation est incomplète et n'y fait qu'allusion. Ce pain, je ne le lui refuse pas au profit d'un troisième personnage.

Ai-je imposé ma toute-puissante sollicitude maternelle ? Je ne le pense pas non plus ; je n'ai rien changé réellement à l'aménagement et je ne lui ai pas donné de pain, même si les éléments maternels ne manquent pas puisque je lui donne ma compréhension analytique comme le pain dont je pense que c'est ce qu'il lui faut.

Ainsi, je n'impose ni loi ni toute-puissance, alors que toutes deux sont manifestes dans ce que je dis, mélange d'action aménageante et d'interprétation, acte interprétatif. Je me situe donc au niveau de la vérité historique, du complexe d'Œdipe, mais sans conflit. S'il n'y a pas de loi sexuelle à imposer c'est que le père est sûr de la mère et que l'ordre des générations va de soi. La loi n'est pas nécessaire. S'il n'y a pas d'ordre tout-puissant à imposer, c'est que la mère est sûre du père et que la loi va de soi.

L'acte interprétatif serait celui de l'analyste-être humain qui représenterait les parents unis loin de l'enfant, enfant seul mais non abandonné ; enfant accepté comme un enfant dont les parents reconnaissent les besoins mais qu'ils ne peuvent que comprendre et non combler. Pendant que les parents font l'amour ou lisent leurs livres, l'enfant peut aller jouer avec son puzzle et y trouver son bonheur seul, sans que le trio s'en trouve précipité dans des drames œdipiens sans fin.

Ainsi ce serait bien au niveau de la vérité historique, mais non conflictuelle qu'on pourrait retrouver ce qui unit sublimation et expérience culturelle.

* * *

Une personne qui s'est trouvée prise dans une impasse psychologique l'empêchant de résoudre un problème professionnel – lequel se posait et se posait mille fois, chaque fois le même et chaque fois différent –, fait un rêve allégorique : c'est un paysage au bord de la mer. Celle-ci est déchaînée avec des vagues gigantesques. Minuscule, le rêveur est ballotté au gré des flots. Une lame de

fond le dépose en douceur sur le rivage. Il se dirige vers l'intérieur des terres, se retourne et voit la mer glauque surmontée d'un non moins gigantesque cyclone, colonne d'or qui se dresse jusqu'au ciel. Vision magnifique et menaçante dont il se détourne. Il saisit alors sa valise, en sort ses instruments de travail et résout son problème tout en prenant note du fait que le cyclone dévastateur s'est apaisé et que rien ne lui est arrivé.

Après ce rêve cette personne a repris ses activités professionnelles sans plus de difficulté.

Ce rêveur était venu en consultation et non en analyse mais avait été analysé autrefois. Je pense que de s'être trouvé assis devant un analyste compréhensif et intéressé, mais ni encourageant comme une mère active ni interprétant comme un père légiférant, donc un analyste-être humain, lui a permis de se dégager d'une reviviscence conflictuelle et d'imaginer en rêve ce dégagement et son retour à des activités culturelles sublimées.

* * *

C'est l'analyste-homme, agissant par interprétation, qui permettrait le dégagement de l'analysé de sa vérité historique vers la sublimation, vers l'expérience culturelle. Dans ce cas, la relation analytique n'est ni à deux avec la mère imposant son omniscience omnipotente pour le bien de l'enfant, ni trois avec des parents en dispute qui légifèrent pour retrouver leur paix.

Elle est entre deux, entre trois et deux avec deux parents formant un.

Le fantasme correspondant à cette relation serait celui de la scène primitive mais avec l'enfant en dehors, exclu, sans pour autant être abandonné, forclos.

Ceci rappelle la solitude et la non-communication de l'enfant en présence de sa mère décrites par Winnicott, mais avec la symbolisation de la créativité du couple absent. Isolement productif de l'enfant avec des parents qui ne sont pas là, qui sont objectivés en blanc, qui sont comme un moule vide prêt à recevoir ce qu'il aura la possibilité d'y mettre.

Dégagé du faux self identifié aux parents en conflit, le vrai self peut s'activer et s'identifier à autre chose, à un self expérimentant ou sublimant, qui symbolise l'absence des parents ne formant qu'un. Désaliénée du moi identifié aux parents du complexe d'Œdipe, la conscience peut s'aliéner au moi identifié, à ce que symbolise le couple parental absent et créant.

Pour emprunter quelques expressions au langage lacanien, je dirai qu'à la naissance l'acte d'être nommé n'impose pas seulement la loi en mettant l'enfant à sa place, mais permet aussi la possibilité d'être pour soi et de se dégager du couple parental. Si le nom de famille rappelle à l'ordre, le prénom, en revanche, reçu des parents réunis, invite à la sublimation et à l'expérience culturelle.

Ou encore, l'acte interprétatif de l'analyste-homme est métaphorique; le je qui parle représente la condensation de l'analyste et de l'homme à l'instar du couple parental; il y a avènement de sens pour l'analysé. Alors que l'interprétation de l'analyste, homme entre parenthèses, et l'aménagement de l'homme, analyste entre parenthèses, seraient métonymiques, le je qui parle n'est que déplacement de l'un vers l'autre; il y a imposition de sens pour l'analysé.

Structuralement parlant, ou par rapport à la deuxième topique freudienne, il me faut nommer l'intériorisation de ce couple relationnel et distant, enfant-parents réunis, couple dont les expressions de Kohut de « moi grandiose » et de « imago du parent idéal » traduisent bien la teneur; couple qui correspond à celui de l'analyste-être humain et de l'analysé. Le terme approprié me paraît être celui de moi-idéal dont Lagache a précisé qu'il s'agissait de l'intériorisation de la relation du moi à un personnage prestigieux. Ce personnage prestigieux peut bien être ces parents unis, cette bête à deux dos qui, si elle n'éveille pas d'excitation conflictuelle, effrayante ou paralysante, permet ou stimule l'imagination créatrice. Freud, avec sa sublimation, et Winnicott, avec son expérience culturelle qui lui ont chacun tourné le dos en sont-ils si loin? Certes non.

Freud rejoint Winnicott et l'importance du jeu quand il écrit dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* : « Sans doute cet instinct de jeu disparut en Léonard avec les années et l'activité investigatrice, le dernier et le plus haut épanouissement de sa personnalité, dut absorber cet instinct à son tour. »

Winnicott rejoint Freud et l'importance du sexuel sublimé quand il associe l'orgasme et le moi : « Chez la personne normale, une expérience pleine de satisfaction, telle qu'on peut en vivre à un concert, au théâtre, ou dans une amitié, peut être qualifiée par les mots : orgasme du moi, termes qui attirent l'attention à la fois sur l'acmé et sur son importance. »

Mais davantage encore, Freud qui parle de destruction du complexe d'Œdipe pour déboucher sur la sublimation, et Winnicott qui place le lieu de l'expérience culturelle entre la mère et l'enfant avant la relation triangulaire, sous-entendent l'un et l'autre l'importance du couple parental et de sa reviviscence symbolisée ailleurs.

Toujours à propos de Léonard de Vinci, Freud dit : « Pendant tout ce travail d'investigation, la haine et l'amour perdaient pour lui leur vertu et se métamorphosaient en intérêt intellectuel. [Puis] dans l'exaltation de la connaissance lorsqu'il peut embrasser d'un vaste coup d'œil un grand morceau de l'enchaînement des choses, alors il est saisi du frisson pathétique. »

Enchaînement des choses, frisson pathétique, sublimation.

Quant à Winnicott, il cite en épigraphe à son article sur la localisation de l'expérience culturelle ce mot de Tagore :

« *On the seashore of endless worlds children play.* »

Union sans fin de la terre et de la mer, jeu des enfants, expérience culturelle.